

ENCORE UN JOUR

Georges FERNANDES

ENCORE UN JOUR

Éditions De Varly

Encore un jour.

Encore un nouveau jour qui commence.

Une fois de plus, le cauchemar sans fin de la vie réelle, ma vie.

La déchéance peut atteindre et descendre un homme très rapidement au plus bas de l'échelle de la société humaine. Avant, je pensais qu'il ne pouvait rien avoir de pire pour une vedette de cinéma que de devenir un parfait inconnu ou pour le futur marié, d'attendre à la mairie sa promise, qui est bien partie de chez elle, mais pour aller en

retrouver un autre. L'ironie, dans les accidents de parcours de la vie, c'est que cela met de temps en temps du piment que l'on regrette sur le moment et qui donne parfois un léger sourire quand on y repense plusieurs années plus tard. Franchement, oui, je le croyais bien. Quand tout va bien, on a une certaine tendance à ne plus voir les autres ni leurs problèmes. Tout n'est que matériel et si secondaire que l'on se donne bonne conscience, avec plaisir ou peu d'avarice, en laissant tomber une pièce au fond d'un gobelet, très, trop vide, qui est tenu par la main d'un inconnu que l'on ne veut pas voir, mais que l'on ne peut totalement ignorer à cause de notre conscience qui nous tourmente. Cette petite voix qui nous rappelle que l'on se dirige comme d'habitude vers un bon repas et un lieu bien chaud et douillet tandis que lui, cet être tendant une

main, tenant un gobelet, lui, il n'a nulle part où aller.

Tous les jours, matin et soir, on passe aux mêmes endroits et à chaque fois, il est là, à attendre votre pièce qu'il ajoutera aux autres pièces en leur donnant à chacune l'importance qu'elles peuvent avoir à ses yeux. Bien sûr, le temps passant, le gobelet et cette main tendue font partie intégrante, à force, du décor de la rue et du métro, des murs, des escaliers et des gens qui se déplacent doucement ou en courant, passant et repassant tous les jours, matin et soir, devant ce gobelet trop vide.

Tout n'est qu'un ensemble éternel de répétitions.

Et puis, sans prévenir, apparaît une deuxième main et un deuxième gobelet, puis un troisième, quatrième gobelet et une cinquième main, mais là sans gobelet, rien

qu'une main plate, tendue, la paume vers le ciel éternellement caché par la noirceur des couloirs du métro. Une main qui, pour survivre, ne voit jamais le jour, l'éclat de la lumière du soleil. On prend trop facilement l'habitude de ce spectacle, au point que l'on oublie que ces mains sont liées à des êtres humains comme tout le monde et qu'avant d'être là, il fallait bien qu'ils soient quelque part, ailleurs de préférence.

Encore un jour.

Il faut que je me prépare, que je remette les mêmes vêtements qu'hier, moins le costume-cravate. Avant, je me levais aussi très tôt, oui, mais c'était pour me rendre à mon travail. J'étais l'heureux patron d'une société de location de cassettes vidéo. J'avais plusieurs boutiques dans tout le pays. Pour créer mon entreprise, j'avais mis toutes mes économies avec, en plus, un important crédit à la banque. La concurrence était rude dans ce domaine, pas de

cadeaux entre concurrents. C'était à celui qui aurait les meilleurs emplacements et aussi le plus de relations avec les mairies pour obtenir, par exemple, le droit d'être ouvert tard dans la nuit, toute la semaine si possible. Dans ce projet, je n'avais pas uniquement mis tout mon argent, j'avais aussi investi toute ma vie. Je ne comptais pas les heures, j'y croyais et j'étais certain que j'allais pouvoir devenir riche. Il n'y avait plus que cela qui importait : gagner de l'argent. Et c'est vrai que durant les deux premières années, les affaires furent excellentes, mais je ne pouvais pas savoir que c'était des années exceptionnelles dans le domaine et que les nouveautés technologiques comme Internet allaient modifier le jeu. L'argent rentrait à flots et ressortait presque aussi facilement. J'avais embauché un trop grand nombre d'employés à majorité féminine,

à qui j'avais offert de bons salaires, chose que je pouvais me permettre, bien entendu. Au passage, j'ai aussi profité de ma réussite pour embaucher deux jeunes femmes aussi belles que libertines, une manière pour moi de concrétiser le fantasme du patron et de la secrétaire, mais en version double. Ce fut là aussi la cause de plusieurs dépenses principales avec elles, aux restaurants et autres endroits. On s'amuse comme on peut. Et puis la banque me disait toujours oui, que cela soit pour prendre un crédit pour les bureaux, pour les voitures de fonction, pour les stocks... Enfin, toujours est-il que je ne m'occupais pas vraiment de mon affaire comme un bon père de famille puisque je n'ai jamais ressenti le besoin de mettre de côté des économies, l'argent rentrait tous les jours. C'était si facile, j'étais bon dans mon domaine et les salaires que j'offrais à

mes employés me permettaient d'avoir les meilleurs.

Je payais beaucoup de charges, mais sur le moment, ça ne me faisait pas peur même s'il fallait faire des chèques tous les mois. Mon comptable avait bien essayé de me parler au sujet de mon manque de rigueur dans la gestion, de ma mauvaise volonté de produire les bénéfices et de les mettre de côté pour les « au cas où ». Je lui ai vite fait comprendre que je le rémunérais pour son travail, qu'il était à mon service et que je l'employais pour tenir les comptes et pas pour entendre des jérémiades qui n'étaient en fait que des conseils... Je ne l'ai compris que bien trop tard.

Et Internet est arrivé avec les téléchargements gratuits des films, récents comme anciens. Même les exploitants des réseaux

ont créé de la publicité en vantant le téléchargement, même si celui-ci était illégal. La pénurie des clients se fit rapidement sentir. Le réveil commença par la réception d'une lettre de ma banque me signalant que mon compte souffrait d'un léger découvert non autorisé ni négocié. Clairement, j'étais dans le rouge. Je me suis empressé d'aller voir le directeur de l'agence bancaire pour lui expliquer ma situation financière. Je pense qu'il me comprit puisque finalement, il m'accorda un prêt important à un taux intéressant, surtout pour lui. C'est comme ça que j'ai pu continuer à vivre de la même manière sans me préoccuper des suites.

Trois mois après, une nouvelle lettre de la banque est arrivée. Dedans, il était écrit que j'avais un nouveau gros découvert, mais c'était aussi pour me réclamer la première traite de remboursement du crédit. Très vite,

j'ai reçu de nombreux appels téléphoniques de la part de mon banquier. Les questions changeaient peu :

— Qu'allez-vous faire pour améliorer votre situation ? Voulez-vous que je vous rappelle la position de votre compte ? Etc., etc.

Contrairement à la réputation dont certaines personnes médisantes veulent bien les affubler, ce banquier était vraiment très courtois avec moi. N'ayant pas assez de rentrées d'argent et ayant voulu trop bien payer mes employés, je crois que je devins le débiteur préféré de mon banquier. Ah ! Bien complaisant il fut au départ pour m'avancer de l'argent pour la trésorerie de mon entreprise, et bien contraignant et exigeant il fut par la suite à me réclamer des sous et des sous, jour après jour, comme si j'allais en fabriquer dans la nuit. Nos conversations

téléphoniques journalières et de plus en plus matinales me mettaient dans de tels états qu'il m'était impossible de me concentrer sur mon travail ni de prendre du plaisir avec mes deux secrétaires.

Que voulez-vous faire avec, d'un côté, votre banquier qui prend de vos nouvelles tous les matins, au centre des clients inexistants et, de l'autre côté, ma position de victime face à l'ensorcellement de mes secrétaires qui avaient des jambes sans fin et des décolletés recouvrant à peine des poitrines à en perdre son souffle, sauf le leur pour me demander une prime ?...

Non mais franchement, qu'auriez-vous fait à ma place ?

Encore un jour.

Redisons-le : la société de consommation est vraiment bien faite !

On vous propose d'acheter, de devenir propriétaire de mille et une choses comme si cela était primordial pour exister. Maison, frigo, télé, portable, ce genre de choses pour paraître normal dans la société avec, en plus, tous ces gadgets non indispensables, mais qui font rêver grâce à la publicité. Nous ne pouvons plus nous en passer sans risquer de paraître un pauvre ou un fou. La machine

expresso qui fait le meilleur café avec la cartouche identique aux autres, mais pas son contenu que d'ailleurs on ne voit pas. Il faut croire ce que l'on vous dit, c'est tout. La boisson sans sucre, mais plus allégée que la précédente... Le pire, c'est que l'on ne marche pas, on court pour les acheter. Et si par le plus pur des hasards, vous n'avez pas assez de liquidités ou de revenus sur le moment, on s'empresse de vous faciliter les choses à l'aide d'un petit crédit... Mais si, prenez-le, c'est presque gratuit. Mais si, mais si, n'attendez pas, profitez de nos super promotions. Vous en prenez trois au prix de quatre et l'on vous fait un tout petit crédit de rien du tout, sans frais, remboursable dans les six mois à venir. Ou sinon, si vous préférez, on peut le faire sur douze mois, mais alors pour le prix de cinq. Et surtout, ne le dites pas... C'est un cadeau que

je vous fais, vous m'êtes tellement sympathique. Et pour vous rassurer, si vous venez à décéder avant la fin du crédit, vos enfants auront le plaisir de le finir. La famille, c'est si important...

Et on n'en finit plus. C'est une fois rentré chez soi, après une petite sortie d'une heure qui a duré toute la journée, qu'on se demande à quoi vont servir nos acquisitions. Alors, finalement, on additionne tous ces crédits qui ne sont que de toutes petites dettes qui paraissent bien dérisoires en comparaison à tout le bien-être que peut apporter le fait de conduire une voiture haut de gamme ou d'écouter de la musique provenant du dernier système Hi-fi... Et un beau jour, un huissier aimant follement son métier vient vous rendre visite.

C'est vrai qu'il avait annoncé, à plusieurs reprises, qu'il passerait. Mais je pensais naïvement que sans réponse de ma part, il m'oublierait. Raté. Et c'est ainsi qu'en moins de deux heures, je me suis retrouvé sans meubles, sans rien d'autre qu'une chaise, une table, un lit et mes vêtements. Mon entreprise fut mise en faillite par la Chambre des commerces, mes employés licenciés et le pire de tout, je me suis retrouvé sans secrétaire pour me consoler.

Le charmant propriétaire de mon petit appartement de quatre-vingts mètres carrés me fit le même jour une petite surprise. C'est vrai que lui aussi, décidément, m'avait prévenu de son mécontentement concernant les mois de loyers impayés qui s'accumulaient. Sans prendre la peine de

sonner à la porte, il utilisa un double des clés qu'il avait conservé à mon insu pour pénétrer dans mon appartement aux murs nus. Il me trouva assis à côté d'un tas de linge sale que l'huissier avait fait sortir de ma machine à laver avant de me l'enlever. Je ne faisais plus qu'une seule lessive par semaine et ça tombait précisément ce jour-là. Mon propriétaire, accablé par ce spectacle, fut pris d'une générosité extrême. C'est avec politesse et compassion qu'il me présenta ses deux frères et ses trois cousins, tous originaires de Corse. Ils étaient venus pour m'aider à ranger ce qui me restait d'affaires. C'est avec la même délicatesse qu'il me rappela, en employant presque les mêmes termes que mon ex-banquier, que je lui devais cinq mois de loyer. Quand je répondis que je me trouvais sans un sou, ce fut toujours avec la même courtoisie

que lui et sa famille m'installèrent dans
ma nouvelle résidence : huit mètres carrés
de trottoir avec vue sur les voitures.

Encore un jour.

Je me trouvais sans argent, et donc sans amis, et je ne savais plus où aller ni quoi faire.

Si je retournais comme cela chez mes parents, les pauvres, quelle honte... Mon père aurait eu une crise cardiaque et ma mère n'en dormirait plus. Leur fils à la rue...

Non, je ne pouvais pas leur faire ça. Autant disparaître, essayer de recommencer, de tout reprendre. Une nouvelle naissance, une renaissance. Je suis un battant,

je ne vais pas me laisser faire, je suis là, j'existe et je vais prouver à tous ces imbéciles qu'il est possible de renaître de ses cendres. C'est ce que je me suis dit et c'est aussi ce que j'ai pu croire. Oui, j'avais de l'espoir, je n'avais pas encore compris dans quoi j'étais tombé. Je me trouvais à la rue, sans nulle part où aller.

Prendre le minimum avec moi, récupérer ce sac à dos, y mettre quelques vêtements, la boîte verte, ne pas prendre les cravates, elles ne me serviront plus. Si, quand même une, la cravate noire, noire pour marquer le deuil de mon ancienne vie. Où est-ce que je pourrais passer ma première nuit ? Et les suivantes ?

On arrête de marcher, de suivre son existence, mais les autres, eux, continuent à

courir. On vous ignore, on ne vous regarde plus. Pourtant on est là, à vouloir crier à l'aide, mais à quoi bon ? Tous les passants sont sourds à tous les appels. Et si par hasard un de leurs regards tombe sur vous, ce n'est pas vous qu'ils voient, mais une simple et vulgaire poubelle puante. Ils ne me voient pas. Me voir serait admettre qu'il existe un problème. Un homme ne peut pas se trouver dans la rue. La société et la civilisation ont normalement aboli le principe de pauvreté. Alors me voir serait accepter que l'on se soit trompé quelque part. La bonne conscience des citoyens vient avec les impôts qu'ils se passeraient bien de payer, mais comme ils le font, ils se trouvent exonérés de mauvaises consciences. Car tout le monde le sait, les impôts servent à la collectivité. Ils servent bien à payer la police. Et que fait-elle donc, cette police ? Jamais là quand on a besoin

d'elle. Il faut toujours les prier de venir sur les lieux des crimes. On les paye, ce sont nos sous... À présent vos sous, puisque je ne risque plus d'en avoir. Et c'est bien le rôle de la police de vérifier que ces hommes devenus poubelles ne dérangent pas l'ordre public. Et si leur simple présence, le fait de les apercevoir dérange, il faut agir. Il est inadmissible que de bons citoyens ne puissent pas poser leurs yeux dans tel ou tel endroit sans avoir à subir la vue d'un homme devenu épave. On ne veut pas fermer les yeux, mais on ne veut pas les voir non plus, alors on se débarrasse du problème d'une façon ou d'une autre.

Encore un jour.

Du début à la fin de la journée, je n'avais pas arrêté de marcher droit devant moi sans trop savoir où aller. La nuit était tombée quand je suis arrivé sur les quais de la Seine. J'avais trouvé un abri avec pour toit un pont et comme salle d'eau le fleuve. Le souci fut que je ne me trouvais pas là seul. D'autres gens, aux problèmes et histoires différentes, y avaient élu domicile bien avant moi. En arrivant, j'avais bien vu tous les cartons dispersés, d'ailleurs c'est ce qui m'avait donné

l'idée de passer la nuit là. Le soleil n'allait pas tarder à se coucher. C'est si drôle, c'est un détail auquel on ne fait jamais attention dans les villes. Le soleil qui se couche, c'est beau et si tragique à la fois. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que les cartons avaient des propriétaires. Ils sont arrivés les uns après les autres. Tous m'ont examiné de loin. Ils me voyaient, mais qu'est-ce que j'aurais donné pour qu'ils fassent comme les autres, qu'ils m'ignorent... Ceci dit, je n'avais rien à donner puisqu'il ne me restait rien. Leurs yeux étaient remplis de fureur et de haine. J'étais qui, moi, pour venir squatter chez eux ? Je m'étais installé dans trois cartons qui, réunis ensemble, l'un au sol et les deux autres tenant droits, formaient deux murs de chaque côté. J'entendis des cris, du style que l'on pousse quand on se jette avec force et rage contre un ennemi. Un homme se

jeta sur moi comme un fauve. Les cartons étaient à lui. Je pris peur, il ressemblait à un fou et je compris très vite qu'il allait mettre toutes ses forces dans cette lutte pour des cartons. Ce sera lui ou moi. Une vie pour des cartons, quelle ironie ! Il se jeta sur moi. Imaginez mon étonnement quand je sentis la force de cet homme. Il n'avait pas plus de force qu'un enfant de dix ans. Aucun muscle. Une peau rendue flasque et molle certainement par l'absorption de plusieurs litres de rouge par jour. Il ne réussit qu'à me faire déplacer d'un pas en arrière et en plus, je crois bien que c'est la peur et la surprise qui me firent reculer. Pas de pitié, c'était lui ou moi et ce fut lui. Je ne lui assénais que deux coups de poing, le premier à l'estomac et le second au menton. C'est le dernier qui le fit tomber et basculer dans la Seine. Le courant se chargea du reste.

Les autres colocataires du pont n'avaient pas bougé. Ils se mirent chacun de leur côté, dans leurs cartons. Je compris que dans ce monde, c'était à l'essor des mousquetaires, un pour tous, mais tous pour personne.

Encore un jour.

Après une bien terrible nuit. Une nuit que j'ai cru être la plus horrible de ma vie. Elle ne fut que la première d'une longue série extraordinairement difficile pour un homme habitué à tous les comforts. La nuit... Le froid, le danger, et encore bien des qualificatifs qu'on pourrait ajouter à ce moment-là. Le froid, la température qui baisse sans prévenir, le vent presque glacial qui rentre dans chaque centimètre de la peau, couverte ou non. Et le danger.

Ce danger qu'un autre colocataire vienne essayer de vous dérober ce qui peut encore vous appartenir. La menace d'une bande de jeunes voyous qui auraient compris comme moi qu'un homme à la rue se trouve complètement déramé contre toute agression. Un de leurs jeux favoris – croyez-moi, j'en fus le témoin –, était de prendre au hasard un de ces pauvres bougres, de le foutre à poil, le bastonner, lui attacher les mains et les pieds à l'aide d'une corde à une grosse pierre et, pour finir, le jeter à l'eau. Vous pouvez trouver ça affreux, certainement, mais comme le disent ces jeunes cons, ils font cela pour débarrasser la terre de tous les déchets humains qui s'y trouvent. Les gens normaux voudraient qu'on nous cache et les voyous et les fascistes qu'on nous élimine. Dans les deux cas, je ne vois pas beaucoup de différences.

Et le jour qui se lève, la lumière qui rayonne et éclaire comme une délivrance. Encore un jour et une nuit de plus de passés. Être encore en vie. Devoir faire face à la réalité dans laquelle je me trouve. Oui, le réveil est bien le moment le plus beau, mais aussi le plus tragique, le plus difficile. Ma première nuit et mon premier réveil.

Et ensuite, que faire ? Je ne voyais pas par quoi je devais commencer. Mes colocataires de fortune se levèrent, eux aussi, et ils s'en allèrent tous ensemble. Ne sachant que faire, je crus judicieux de les suivre. Une bonne idée. Un camion de l'Armée du Salut se trouvait à une centaine de mètres du pont. Il y avait déjà une quarantaine de pauvres types encore plus démunis que moi en train de faire la queue

pour manger. On me donna un bol, je fis la queue et attendis mon tour comme les autres. Mon Dieu ! Comme ils pouvaient tous sentir mauvais. Une vraie puanteur. Le service était rapide et ça ne fut pas trop long avant que l'on me serve... devinez quoi ? De la soupe de couleur jaune où flottaient des morceaux qui avaient dû être autrefois des légumes. De la soupe à sept heures du matin, quelle idée ! Je leur ai demandé s'ils n'avaient pas autre chose, des croissants, du café, de la confiture, du pain du jour, un petit déjeuner classique. Ils m'ont regardé avec un drôle d'air et ils m'ont répondu qu'ils étaient l'Armée du Salut et non l'Armée des Miracles, et que si je n'étais pas satisfait, je n'avais qu'à laisser ma part à un autre et aller me faire foutre aussi au passage. Vous pensez bien que j'ai gardé ma ration de soupe.

Que c'était mauvais, mais qu'est-ce que j'avais faim ! À cause de la faim, je crois qu'on pourrait tout manger. Tout, je vous l'assure. Avant qu'ils ne partent avec le camion, je leur ai demandé où je pouvais trouver de l'aide, où je pourrais passer une nuit dans un lit au chaud. On m'a répondu qu'il valait mieux que je reste dormir dans mes cartons. La nouvelle politique contre les démunis ne faisait qu'accroître et si je me faisais prendre, on m'amènerait très loin de la ville, en pleine cambrousse. Je n'avais jamais fait vraiment de politique, bien sûr. Comme la majorité des citoyens, j'avais voté pour le président actuel. Il parlait de travailler plus pour gagner moins, augmenter le temps de travail, supprimer les vacances, ne plus payer les chômeurs, ces feignants, il disait, et surtout supprimer l'impôt sur la fortune, ce qui m'arrangeait

bien quand j'étais patron. Il avait aussi dit pendant la campagne électorale qu'il allait être le président du pouvoir d'achat et que ce serait la fin de la pauvreté. Mais ce ne furent que de belles paroles. La politique du gouvernement fut catastrophique pour l'ensemble des couches sociales. Les prix de la consommation doublèrent en peu de temps, les caisses se vidèrent tandis que les riches, les grands industriels copains du président profitèrent de nouveaux avantages. On put même voir un ancien entrepreneur, aux prises avec la justice depuis plusieurs années, obtenir à la surprise générale plusieurs millions d'euros. Beaucoup se sont mis à crier au cadeau d'État pour bon service au motif que cet homme avait appelé à voter pour celui qui devint le président... Les pauvres commencèrent à avoir faim et au lieu de résoudre le

problème du pouvoir d'achat, le gouvernement préféra faire de la publicité à la télévision... Et on éloigna des villes ceux qui dérangent.

Encore un jour.

Peut-être le dernier.

Je suis prêt.

J'ai encore une fois pris avec moi ce qui se trouvait dans ma boîte verte. Dire que je l'avais volée pendant mon service militaire rien que pour avoir un souvenir... Cela n'avait pas été facile et certainement que ça s'est vu lors d'un inventaire, mais personne ne m'a jamais posé de questions à ce sujet. J'ai tout mis là où il le faut. Je vais aller une fois de plus faire la manche.

Eh oui, c'est bien beau la soupe populaire du matin, mais après, il faut bien manger dans la journée. En plus, faire la manche, ça occupe. Ça oblige à se mélanger à la foule, à voir du monde. Ça oblige également à parler, le temps d'un speech qui, une fois sur deux, ne rapporte pas plus d'un euro. Et puis, à la fin de la journée, on fatigue, on s'installe sur les marches d'un escalier du métro ou à la sortie d'une poste, tous les lieux fréquentés par la foule. Et on attend que le temps passe. On attend d'avoir enfin dans notre main ou dans notre gobelet assez d'argent pour pouvoir se payer à manger et surtout à boire. Du bon vin, cela réchauffe tellement. Cela aide à passer les nuits froides. Et après, on nous traite d'ivrognes, d'alcoolos. Mais non, on a tout faux. Il fait bien trop froid les nuits. Les quelques couvertures ou les vêtements que l'on met les

uns sur les autres suffisent à peine à nous réchauffer. Alors le vin nous aide à tenir. Le vin nous donne de la joie au cœur et de la chaleur aux joues. Mais il ne faut pas oublier qu'on fait la manche, qu'on n'a pas assez d'argent pour se payer des bouteilles de bons crus. Alors on achète du vin dans des bouteilles en plastique. De la pisse de chat qui vous remonte par la bouche après avoir fait un tour dans votre estomac. Et je ne vous parle pas de l'haleine... Se brosser les dents est devenu complètement superficiel. On ne se lave plus ou si rarement. Certains centres d'accueil sont encore ouverts, mais il faut faire très attention, on ne sait jamais ce qui peut s'y passer. Soit c'est le sac qui est volé pendant que l'on se trouve sous la douche, soit on est attaqué sans raison par des restes d'humains qui tombent peu à peu dans la folie agressive.

Sinon on en voit certains se rendre dans le local de visite médicale et ne jamais en ressortir, du moins pas par la même porte. Je m'étais lié d'amitié – grand mot dans ce monde pourri –, avec un mec qui donnait l'impression d'en savoir beaucoup, ou du moins de bien mieux se débrouiller que moi. Il ne partageait pas ses combines avec moi mais il me laissait le suivre, ce qui était déjà pas mal. Grâce à lui, j'arrivais à manger tous les jours, à me faire donner des vêtements et aussi à me laver dans un centre où il avait le droit d'entrer. Mais un jour, on lui demanda d'aller voir le docteur après la douche. Je le vis entrer dans la pièce, je me suis assis pour l'attendre. Mais il n'est jamais ressorti. Quand j'ai demandé au personnel où était passé mon copain, ils m'ont sorti du centre de force en me donnant l'ordre de ne plus jamais revenir. Plus jamais on ne

le revit. Et comme lui, il y en a d'autres qui ont disparu. C'est si facile d'effacer ce qui n'existe plus.

La chasse est ouverte. Pas celle du gibier, mais celui du pauvre, du feignant que l'on accuse de vouloir profiter de la société, de la bienfaisance et de la générosité de l'État qui n'est plus providence, mais accusateur presque tyrannique. Il faut accepter n'importe quel travail même si celui-ci n'a rien à voir avec ses compétences. On oublie l'envie de choisir sa profession, on ne choisit plus, on doit subir les décisions d'un fonctionnaire de l'ANPE qui décide de ce qui est bon pour les caisses

de l'État. Votre choix n'a plus de valeurs puisque vous n'êtes qu'une simple feignasse qui désire profiter de la situation. Pas question que vous restiez tranquille chez vous à attendre que le temps passe. Payé à ne rien foutre, c'est fini ! Vous voilà dans l'obligation de prendre plusieurs jobs en même temps, pour une durée toujours déterminée et mal payée, sinon, gare, on vous supprime vos allocations, le droit de garde de vos enfants... C'est du pur chantage. Mais vous baissez la tête, vous vous faites tout petit de crainte que le coupe-ret ne passe sur vous. Inutile de montrer patte blanche, on sait déjà tout ce que vous faites ou dites. Internet, votre portable, votre compte bancaire, votre carte de supermarché... Tout ça, à qui croyez-vous que cela sert ? C'est du flicage que l'on admet quand il s'agit des terroristes

ou des voyous. Mais quand cela est utilisé sur de simples citoyens, il n'existe personne pour dire que ce n'est pas normal. Alors vous pensez bien que pour moi, qui ne suis plus qu'un triste déchet humain, personne ne va réagir en ma faveur. La rue n'est plus qu'un dépotoir que l'État commence à nettoyer. Mais moi qui n'ai rien d'autre à faire que de la regarder, cette rue, je vous le dis, le vrai danger n'est pas la pauvreté financière, mais bien la pauvreté intellectuelle. Il suffirait d'une seule chose pour que tout puisse aller mieux pour tout le monde, c'est la fraternité, considérer l'autre comme son frère. Il m'est bien facile de dire ça, moi qui ne me suis jamais occupé des autres, je le sais. La vie est un chemin et parfois, une lumière passe à travers et nous fait comprendre. Malheureusement, on ne choisit pas quand cette

vérité se dévoile à nos yeux. Et alors ? Est-ce une raison pour se taire ? Pour faire comme les autres moutons et partir à l'abattoir ? Quelle tristesse et quelle folie. Tiens, puisqu'on parle d'elle, de cette folie pernicieuse, saviez-vous que vos si belles rues ne sont rien d'autre qu'un immense asile à ciel ouvert. Cette vieille dame qui promène son caniche et qui met de la mort aux rats tous les matins dans le café de son époux, cet homme en costume et dents blanches qui est en train de sourire en pensant à la soirée masochiste qui l'attend ce soir, cette femme qui pense jeter sa jeune fille dans les bras de son patron afin d'obtenir une augmentation de salaire... Et tous ceux qui ne sont pas soignés, les malades mentaux sans ressources ni médicaments. Je suis surpris qu'il n'y ait pas plus de meurtres gra-

tuits. Cette société est morte et nous en sommes que les survivants de la dernière heure.

Encore un jour.

Peut-être pour la dernière fois, un jour.

Je suis dans le métro, station Montparnasse. Il est onze heures.

Le plus gros de la foule de penauds allant au travail est passé.

La rame arrive. Je sais que je ne fais pas bonne impression du tout. Je suis sale et je dois sentir mauvais. Comme d'habitude, personne ne me regarde. Je monte dans le wagon de tête. Quelques personnes s'y trouvent. Pas la peine que je me fatigue

à dire mon texte, elles ne me donneront rien. À force, avec de l'expérience, on arrive à le sentir. Ils n'ont pas la tête de la générosité. Et puis il y a cette femme. Elle est belle, très belle. Assise sur un strapon-tin, les jambes croisées, laissant apparaître sous sa robe un bout de collant. Elle est brune, grande et fine. Difficile de la décrire, mais de son visage ressort une beauté sans faille.

Non.

Non, je ne peux pas le faire. Pas devant elle.

Eh oui, il me reste quand même quelques scrupules. Il me reste juste encore un peu d'amour propre.

Elle finit par descendre du wagon.

J'ai presque envie de la suivre, de lui dire bonjour, savoir son prénom et pourquoi pas, peut-être avec elle refaire ma vie...

Mais plusieurs personnes montent et je n'ai plus le temps de descendre, les portes se ferment.

J'ai vraiment eu en quelques secondes toute ma vie d'avant qui m'est remontée comme une grosse boule de souvenirs, une vague qui emporte tout sur son passage.

Cette belle femme m'a rappelé qui j'étais avant. Un homme à femmes, un homme à qui tout souriait et qui n'a jamais eu le besoin de penser aux autres. Ma chute, j'en suis responsable, je le sais, je n'accuse personne. Et pourtant... J'aurais bien aimé que l'on m'aide, soit à ne pas tomber si profond dans le trou de la vie, soit que l'on m'aide à en sortir. Je ne suis pas un voleur, ni un violeur, ni un tueur. Je ne suis que moi-même, aujourd'hui un pauvre type qui n'a plus d'espoir, plus d'objectifs,

plus d'avenir, plus rien et même ce rien est de trop. Il n'existe pas de mot pour exprimer le vide sidéral qui me hante. Ce vide et ce cri, cette rage, cette colère qui monte, haute et forte comme un tsunami. Les muscles de mon corps durcissent. Des pieds à la tête, je ressens une force jamais ressentie avant. Je deviens comme une pierre, je deviens fort comme l'apôtre Pierre face aux Romains. Je suis calme, une tranquillité étonnamment anormale face au comportement de mon corps. Je suis un. J'ai compris et l'horreur que je perçois n'est plus qu'un message d'espoir, la vraie vie. Je ne vais plus subir, mais choisir. Je me revois, je m'entends au fond de la tête. À force de me dire faible, j'avais fini par le croire. Je me suis trompé en faisant semblant d'y croire. Je veux vivre, rire, pleurer, délirer... Délire, oui je délire.

La faim, la galère, la détresse me font partir à la dérive du délire. Plus de doute, plus d'inquiétude, c'est presque fini.

Nous sommes à la station Pasteur.

Le wagon est étrangement plein pour cette heure de la matinée. Des gens sans aucune apparence distincte, des gens bien banaux, bien ordinaires.

Je vais pouvoir y aller.

J'y vais, je me lance.

Je me mets à parler très fort pour que ma voix puisse couvrir le bruit du métro et que tout le monde puisse m'entendre. Je leur dis que je me trouve à la rue et que j'ai besoin d'argent pour manger.

Je fais bref, simple et rapide comme d'habitude.

Je passe parmi eux, et alors là, miracle. Rien, on ne m'a rien donné.

Ah, les pourris !

Ils sont au moins une trentaine. C'est impossible que personne n'ait pas un ou deux euros dans la poche...

Ils veulent jouer les radins, eh bien moi, je vais être généreux avec eux.

Je me trouve à l'opposé du wagon. Je leur dis bien fort que je les remercie de leur extrême générosité. Que je les remercie d'avoir bien voulu, pendant un court instant, s'inquiéter de ma personne.

Et je les remercie également de m'avoir donné une bonne raison d'en terminer. Ils sont sourds, ils ne m'entendent pas.

C'est dommage.

Ils ne sauront jamais pourquoi un pauvre type comme moi, muni de plusieurs bâtons de TNT reliés à un simple détonateur à touche, a voulu se faire sauter avec eux.

Tout ça à cause d'une simple pièce qui n'a pas été donnée. C'est bien dommage, mais personne ne m'écoute ?

Tant pis et merci, pour ce dernier jour.

11

C'était le dernier jour.

Extrait d'une information transmise dans une radio :

« C'est avec une grande surprise et un immense effroi que nous venons juste d'apprendre qu'une rame de métro se trouvant sur la ligne aérienne numéro six a violemment explosé entre la station Cambronne et la station Motte-Picquet-Grenelle. L'explosion a été si violente que la rame a été entraînée hors des rails, provoquant plus d'une centaine de morts et plusieurs

centaines de blessés. Le nombre des victimes est important puisque près de là était organisé un rassemblement contre l'augmentation des clochards et des SDF dans les belles et calmes rues de notre ville. Pour le moment, nous ne connaissons pas la cause de l'explosion. »

Éditions De Varly © 2018
70 avenue Aristide Briand 92120 Montrouge

ISBN 978-2-37504-042-3

Maquettiste et correctrice : Aurélie Camarasa

Photographie de couverture : Aurélie Camarasa

Pour Bdtresor et Livredumonde
www.devarly.net